

une tête de feu et un cœur trop exalté. Mais voici ce qui s'est passé.

La nuit où elle est morte, je veillais près d'elle avec ma femme; elle l'a appelée et lui a dit de dénouer le petit cordon de cheveux qu'elle portait au cou, puis elle m'a fait signe d'approcher :

« Prosper, m'a-t-elle dit, vous remettrez cela à M. de Stern; dites-lui de ne pas être léger et cruel pour d'autres, comme il l'a été pour moi; je lui envoie cette devise, qu'elle devienne la sienne, et ce sera un jour un homme distingué et bon, j'en suis sûre... »

Alors elle m'a remis ce médaillon, ces cheveux et cette épingle, et une heure après, elle a expiré, en murmurant tout bas :

— « Ce qu'on veut, on le peut... excepté être

aimée.... Aimée! aimée! » a-t-elle dit encore, puis tout a été fini.

Léonce tomba à genoux, et reçut à genoux ce gage d'amour si pur, si inoui. Pendant deux heures, ses larmes coulèrent avec abondance; quand il fut plus calme, Prosper le quitta.

A partir de ce jour, Léonce s'enferma chez lui et ne parut plus nulle part.

Tout le monde fut très étonné de cette retraite, bien plus étonné de savoir qu'il se disposait à quitter pour longtemps la France, et peut-être ses amis l'eussent déclaré fou et idiot, s'ils l'avaient vu, la veille de son départ, priant à genoux près d'une tombe!

FREDERIC SOULIE.



Le Pont du Diable.

La Reuss, qui coule dans un lit creusé à 60 pieds de profondeur, entre des rochers coupés à pic, interceptait toute communication entre les habitants du val de Cornara et ceux de la vallée de Goschenen, c'est-à-dire entre les Grisons et les gens d'Uri. Cette solution de continuité causait un tel dommage aux deux cantons limitrophes, qu'ils rassemblèrent leurs plus habiles architectes, et qu'à frais communs plusieurs ponts furent bâtis d'une rive à l'autre, mais jamais assez solides pour qu'ils résistassent plus d'un an à la tempête, à la crue des eaux ou à la chute des avalanches. Une dernière tentative en ce genre avait été faite vers la fin du xv^e siècle, et l'hiver, presque fini, donnait l'espoir que cette fois le pont résisterait à toutes ces attaques, lorsqu'un matin on vint dire au bailli de Goschenen que le passage était de nouveau intercepté.

— « Il n'y aura que le diable, s'écria le bailli, qui puisse nous en bâtir un. » Il n'avait pas achevé ces paroles, qu'un domestique annonça messire Satan.

— « Faites entrer, dit le bailli. » Le domestique se retira, et fit place à un homme de trente-cinq à trente-six ans, vêtu à la manière allemande, portant un pantalon collant de couleur rouge, un justaucorps noir, fendu aux articulations des bras, dont les crevées laissaient voir une doublure couleur de feu. Sa tête était couverte d'une toque noire, coiffure à laquelle une grande plume rouge donnait, par ses ondulations, une grâce toute particulière.

Après les compliments d'usage, le bailli s'assied dans un fauteuil et le diable dans un autre; le bailli mit ses pieds sur les chenets, le diable posa tout bonnement les siens sur la braise,

— Eh bien, mon pauvre ami, dit Satan, vous avez donc besoin de moi ?

— J'avoue, monseigneur, répondit le bailli, que votre aide ne nous serait pas inutile.

— Pour ce maudit pont, n'est-ce pas ? Eh bien ! il vous est donc bien nécessaire ? — Nous ne pouvons nous en passer. — Ah ! ah ! fit Satan.

— Tenez, soyez bon diable, reprit le bailli, après un moment de silence, faites-nous-en un.

— Je venais vous le proposer.

— Eh bien, il ne s'agit donc plus que de s'entendre... sur... » Le bailli hésita.

— Sur le prix, continua Satan, en regardant son interlocuteur avec une singulière expression de malice. — Oui, répondit le bailli, sentant que c'était là que l'affaire allait s'embrouiller.

— Oh ! d'abord, continua Satan, en se balançant sur les pieds de derrière de son fauteuil, et en afilant ses griffes avec le canif du bailli, je serai de bonne composition sur ce point.

— Eh bien, cela me rassure, dit le bailli ; le dernier nous a coûté soixante marcs d'or. Nous doublerons cette somme pour le nouveau, mais c'est tout ce que nous pouvons faire.

— Eh ! quel besoin ai-je de votre or ? reprit Satan ; j'en fais quand je veux. Tenez. »

Il prit un charbon tout rouge au milieu du feu, comme il eût pris une praline dans une bonbonnière. — « Tendez la main, » dit-il au bailli.

Le bailli hésitait. — N'ayez pas peur, continua Satan.

Et il lui mit entre les doigts un lingot de l'or le plus pur, et aussi froid que s'il fût sorti de la mine. Le bailli le tourna et le retourna en tous sens ; puis il voulut le lui rendre.

— Non, non, gardez, reprit Satan, en passant d'un air suffisant une de ses jambes sur l'autre, c'est un cadeau que je vous fais.

— Je comprends, dit le bailli, en mettant le lingot d'or dans son escarcelle, que si l'or ne vous coûte pas plus de peine à faire, vous aimez autant qu'on vous paie avec une autre monnaie ; mais comme je ne sais pas celle qui vous peut être agréable, je vous prierai de faire vos conditions vous-même.

Satan réfléchit un instant.

— Je désire que l'âme du premier individu qui passera sur ce pont m'appartienne, dit-il. — Soit, dit le bailli. — Rédigeons l'acte, dit Satan. — Dicter vous-même.

Le bailli prit une plume, de l'encre et du papier, et se prépara à écrire. Cinq minutes après, un sous-séant en forme, *fait double et de bonne foi*, était signé par Satan, en son propre nom, et par le bailli, au nom et comme fondé de pouvoirs de ses paroissiens.

Le diable s'engageait formellement, par cet acte, à bâtir, dans la nuit, un pont assez solide pour durer cinq cents ans, et le magistrat, de son côté, concédait, en paiement de ce pont, l'âme du premier individu que le hasard ou la nécessité forcerait de traverser la Reuss, sur ce passage diabolique que Satan devait improviser.

Le lendemain, au point du jour, le pont était bâti.

Bientôt le bailli parut sur le chemin de Goschenen ; il venait vérifier si le diable avait accompli sa promesse.

— Vous voyez que je suis homme de parole, dit Satan. — Et moi aussi, répondit le bailli. — Comment, mon cher Curtius, reprit le diable stupéfait, vous devoueriez-vous pour le salut de vos administrés ? — Pas précisément, continua le bailli, en déposant à l'entrée du pont un sac qu'il avait apporté sur son épaule, et dont il se mit incontinent à dénouer les cordons. — Qu'est-ce ? dit Satan, essayant de deviner ce qui allait se passer. — Prrrrroou, fit le bailli.

Et un chien, traînant une poêle à sa queue, sortit tout épouvanté du sac, et, traversant le pont, alla passer en hurlant aux pieds de Satan.

— Eh ! lui dit le bailli, voilà votre âme qui se sauve ; courez donc après, monseigneur.

Satan était furieux : il avait compté sur l'âme d'un homme, et il était forcé de se contenter de l'âme d'un chien. Il y aurait eu de quoi se damner, si la chose n'eût pas été faite. Cependant comme il était de bonne compagnie, il eut l'air de trouver le tour très drôle, et fit semblant de rire tant que le bailli fut là. Mais à peine le magistrat eut-il le dos tourné, que Satan commença à s'escrimer des pieds et des mains pour démolir le pont qu'il avait bâti ; il avait fait la chose tellement en conscience, qu'il se retourna les ongles et se déchaussa les dents avant d'avoir pu arracher le plus petit caillou.

Tout-à-coup, il crut distinguer un grand concours de populace. Il grimpa sur un rocher, et aperçut distinctement le clergé de Goschenen, croix en tête et bannière déployée, qui venait bénir le pont-du-diable. Satan vit bien qu'il n'y avait plus rien à faire pour lui. Il descendit tristement, et rencontrant une pauvre vache qui n'en pouvait plus, il la tira par la queue et la fit tomber dans un précipice.

Quant au bailli de Goschenen, il n'entendit jamais reparler de l'architecte infernal. Seulement, la première fois qu'il fouilla à son escarcelle, il se brûla vigoureusement les doigts : c'était le lingot qui était redevenu charbon.

Le pont subsista cinq cents ans, comme l'avait promis le diable. Un pont nouveau est venu lui voler son nom, mais l'ancien existe tout à côté.

ALEXANDRE DUMAS,

(Revue des deux Mondes.)

L'ÉCHO

DES

FEUILLETONS,

RECUEIL DE NOUVELLES, LÉGENDES, ANECDOTES, ÉPISODES, ETC.

Extraits de la Presse contemporaine,

PAR MM. J.-B. FELLENS ET L.-P. DUFOUR.

DEUXIÈME SÉRIE. — PREMIÈRE ANNÉE.

PARIS,

CHEZ LES ÉDITEURS, rue Saint-Thomas-du-Louvre, 50,
Près le Palais-Royal.

1844.